

## Accueillir les adolescences d'aujourd'hui

Tanguy de Foy, Emmanuelle Paul, Celestina Fanara, Hassan Samii<sup>1</sup> et  
Annick Delférière, Elisabeth Duchêne<sup>2</sup>

### *Un déplacement « étrange »*

« Que peut-on entendre de la souffrance et de la parole d'un sujet qui, bien que vivant dans la même société, n'a pas les mêmes repères culturels que son thérapeute ? », interroge Olivier Douville dans une réflexion sur les articulations possibles entre la clinique et l'anthropologie<sup>3</sup>. Cette interrogation « sur la subjectivation dans son rapport à la culture<sup>4</sup> » exprime bien le questionnement qui a entraîné l'équipe du département « Adolescents et Jeunes Adultes » du Centre Chapelle-aux-Champs, Service de Santé Mentale<sup>5</sup> situé à Bruxelles, à se démarquer d'une pratique convenue, s'articulant difficilement à certains appels.

Des adolescents dans l'impasse sont en effet venus interroger nos potentialités d'accueil et d'« habitat », nos schèmes d'accueil et nos préjugés de « psys ». Cette interrogation s'est marquée, à l'origine, par des premiers entretiens sans suite, voire des premiers rendez-vous jamais honorés. En effet, si déjà un appel à l'aide n'est pas facile à formuler en lui-même, le fait de l'adresser à un Service de Santé Mentale et de le soutenir par la parole dans le cadre d'une consultation en face à face relève de l'intériorisation d'une norme dont la clinique démontre qu'elle ne va pas de soi. L'adolescence ici pluralisée ouvre ainsi en même temps à l'« aujourd'hui » des cliniciens « pris dans des confrontations interculturelles de plus en plus denses » qui les convoquent à « remettre en cause des schémas anciens et des préjugés tenaces. »<sup>6</sup>

Invités à sauter le pas, nous avons cherché à inventer, à habiter un site intermédiaire à partir de cet « entre-deux » que creusent ces adolescences et nous sommes mis en mesure, musicalement et architecturalement parlant, de les accueillir. « Rompant avec (le) mythe d'une enculturation univoque et finie, la notion d'« entre-deux » amène à déplacer l'intérêt vers les phénomènes de métissage et d'altération de l'origine "pure". »<sup>7</sup> A partir du constat d'inadéquation de notre dispositif habituel, nous sommes ainsi arrivés aux frontières du champ anthropologique.

« Inventer », « habiter », « mettre en mesure » sous-tendent à la fois des dimensions très concrètes, géographiques et architecturales, et des dimensions subjectives impliquant une ouverture psychique qui *donne lieu*<sup>8</sup> au site physique. Du point de vue de cette articulation du

---

<sup>1</sup> Membres du département « Adolescents et Jeunes Adultes » du Centre Chapelle-aux-Champs et accueillants à S'Acc'Ados.

<sup>2</sup> Membres du département « Adolescents et Jeunes Adultes » du Centre Chapelle-aux-Champs et coordinatrices du projet S'Acc'Ados.

<sup>3</sup> Douville O., « Clinique et anthropologie : quelles articulations ? », in *L'homme et la société*, n° 138, octobre-décembre 2000, p. 35.

<sup>4</sup> Douville O., *ibidem*, p. 35.

<sup>5</sup> Service de Santé Mentale (SSM) est une dénomination officielle en Belgique francophone définie par décret comme « une structure ambulatoire qui, par une approche pluridisciplinaire et en collaboration avec d'autres services et personnes concernés par la santé mentale, assure l'accueil, le diagnostic et le traitement psychiatrique, psychologique et psychosocial des personnes ».

<sup>6</sup> Douville O., *op. cit.*, p. 38.

<sup>7</sup> Douville O., *op. cit.*, p. 39.

<sup>8</sup> « *Qu'est-ce qu'un lieu – ce qu'on appelle un lieu ? Non pas l'en face du paysage, la distance du panorama, mais cette configuration singulière où, sans qu'on l'ait ni prévu ni voulu on se découvre soudain là, au centre.* »

concret et du subjectif, le Centre Chapelle-aux-Champs, outre son statut souvent péjoratif de Service de Santé Mentale, se situe sur un campus universitaire, dans une commune bruxelloise périphérique élégante. Ces trois critères – Service de Santé Mentale, université, périphérie « chic » – court-circuitent, chacun à leur façon, le déploiement d'un « entre-deux » invoqué par les adolescences d'aujourd'hui. Celles-ci n'en cherchent pas moins à marquer leur passage dans des manifestations impatientes qui appellent une intervention et un témoin. Ces « moments de traversée des altérités », comme les appelle joliment Olivier Douville, ont pour formes tantôt l'« exil », tantôt l'« exclusion » mais aussi, dans l'« entre deux » sans doute, celle de la « recherche d'un refuge dans l'ailleurs »<sup>9</sup>. « En tant qu'expériences vécues, elles [ces formes] reconfigurent les dispositifs d'étayage de l'identité à travers le point de souffrance qu'elles dévoilent. »<sup>10</sup>

### *Un site d'accueil*

La démarche dont il est question dans cet article s'inscrit dans ce mouvement d'appel et de rencontre avec les adolescences d'aujourd'hui : c'est avec la présence d'un corps habité par une pensée<sup>11</sup> de l'altérité que nous accueillons. Forts de cette idée, nous nous sommes donc déplacés géographiquement et mis en mouvement subjectivement avec le souci de repérer les enjeux de l'inscription adolescente et d'ouvrir un espace interstitiel où puisse se marquer un passage. La trace d'un tel passage est nécessaire à tout adolescent. Sans surface d'inscription, les traces restent dans l'impasse.

Tout déplacement, qu'il soit géographique ou subjectif, met en acte des remaniements qui bouleversent les schèmes familiaux et soulèvent des obstacles en proportion de l'effet d'étrangeté qu'il suscite. Malgré ces obstacles et mobilisés par notre désir d'articuler la clinique avec les altérités en jeu, nous avons conçu un projet dont l'idée maîtresse est que les jeunes cherchent des témoins pour inscrire leur « point de souffrance ». Il s'agit de soutenir la possibilité d'un refuge et les conditions d'un étayage des identités adolescentes ailleurs que dans les cadres « traditionnels » de la santé mentale. Nous avons pris sur nous la responsabilité de la rencontre. Plutôt que de nous limiter à attendre les jeunes dans nos bureaux, nous avons en effet estimé que le mouvement de la rencontre devait être initié par nous et qu'il nous revenait de chercher les conditions permettant de pratiquer une clinique tenant compte de la spécificité avec laquelle les jeunes entrent en contact avec le monde : la dimension groupale versus individuelle, la dimension corporelle et non verbale versus le langage,....

Nous avons dès lors rassemblé l'énergie nécessaire pour sortir du cadre habituel à un Service de Santé Mentale ambulatoire et saisi l'opportunité offerte par notre lieu d'ancrage, le Centre Chapelle-aux-Champs, favorable à l'anthropologie clinique et interculturelle, pour

---

*De quoi on ne le sait pas. Mais on est dans un espace à habiter, où découvrir, une fois encore, que quelque chose commence, ne cesse de commencer et qu'on commence avec. Comme parfois au détour de tel chemin, la surprise d'un jardin entrevu – l'obscur d'un tronc, le vert liquide de l'herbe et des feuillages – par la porte entrebâillée d'un mur. Ou, plus simplement, ce coin de place au soleil, ce banc à l'ombre de trois peupliers sur lequel on attend. Car c'est peut-être l'attente qui fait le lieu. Tout ce que le corps et le regard y mettent de vie pressentie et promise. En ce sens, n'importe quel morceau d'espace peut devenir un lieu, pour peu que l'habite l'intensité d'une attente qui est moins peut-être celle de ce qui vient que de ce qui revient. Quelque chose comme un grain d'enfance. Et tout se met à briller. » Ancet J., *La ligne de crête*, Montauban, 2007, Tertium éditions, Collection Pays d'encre, Littérature, pp. 11-12.*

<sup>9</sup> Douville O., *op. cit.*, p. 43.

<sup>10</sup> Douville O., *op. cit.*, p. 43.

<sup>11</sup> Cette pensée a été nourrie par des échanges inspirants avec l'équipe du *Point Accueil Jeunes* de Saint-Denis, en banlieue parisienne. Nous les saluons chaleureusement ici, ils constateront que leur accueil à notre égard a laissé des traces.

créer une clinique psycho-dynamique de l'adolescence qui tienne concrètement compte des dimensions environnementales, sociales et culturelles des jeunes absents de nos consultations.

Nous avons ainsi fait le pas de nous installer dans un quartier où nous nous sommes trouvé en mesure de construire un nouveau seuil, dans une commune bruxelloise qui abrite une importante frange de la population issue de l'immigration. Nous y avons investi des locaux et avons baptisé notre initiative *S'Acc'Ados*, pour **Site Accueil Adolescents**. Dans cette commune où vivent 120.000 habitants, un tiers est d'origine étrangère, principalement turque ou marocaine. On n'y recense pas moins de 140 nationalités différentes, et 80 langues y sont pratiquées.

Dans l'idée de rendre compte de la clinique particulière ouverte en même temps que le Site, nous voudrions partager quelques réflexions anthropologiques issues de cette mise en œuvre d'un accueil.

Pratiquement, le Site est ouvert deux fois par semaine, le lundi et le jeudi de 16h00 à 19h00, c'est-à-dire après les heures scolaires durant ce temps de détours qui s'offre aux adolescents à la fois pour revenir sur leurs pas, vers la maison, et pour en faire d'autres qui les poussent à *devenir*, souvent sur la scène de la rue. Pour chaque permanence, une équipe de trois professionnels – deux femmes et un homme – est constituée, à laquelle vient s'adjoindre, de 17h00 à 18h00, un artiste animateur d'atelier. L'accès en est gratuit, dans un cadre souple et sans exigence de régularité. L'inscription se fait à l'initiative du jeune.

### *Le malentendu de l'étranger*<sup>12</sup>

Majoritairement enfants de migrants, les jeunes que nous avons rencontrés jusqu'ici, qu'ils aient vécus le franchissement des frontières ou qu'ils soient nés après l'installation de leurs parents dans le pays d'accueil, semblent bien mis dans une position d'« entre-deux ». *Devenir* entre deux cultures met ceux qui y sont confrontés en position de recevoir des repères et des traditions à partir de lieux différents qui, le plus souvent, se heurtent et s'influencent mutuellement. Cette confrontation à la différence et à l'altérité peut s'avérer inconfortable et les contraindre à une identification aux us et coutumes du pays d'accueil comme si c'étaient les leurs, en perdant le contact avec leurs racines ou, à l'opposé, les étouffer dans les traditions figées du pays d'origine devenant alors une valeur refuge. Entre ces deux points, l'aménagement du site d'accueil vise à « aider les constructions psychiques intermédiaires, les possibilités de traduction et d'adaptation » à travers la mise en place de bords clairs autour d'un espace-temps « ouvert », suffisamment libre vis-à-vis des références culturelles de chacun tout en y prenant appui pour alimenter les constructions à l'œuvre.

Si la situation de l'exil amène à devoir élaborer la nostalgie et l'acceptation de la perte du pays d'origine ainsi que l'insatiable désir<sup>13</sup> de concilier les diverses facettes de l'identité, il est bon de rappeler que ces questions sont le lot de tous les humains. La nécessité de l'« ouvert » nous incite à ne pas radicaliser la différence. Le premier mérite de la rencontre avec « ces étrangers » n'est-il pas de nous montrer ce que nous refoulons tous : « l'épreuve de l'origine »<sup>14</sup> ? Ne sommes-nous pas tous des exilés de l'originaire ? La question n'est-elle pas celle de l'impossible séparation ? Cependant, la reconnaissance du fait que tous les humains partagent des conditions et des questions communes doit parallèlement s'accompagner de

---

<sup>12</sup> Ce titre s'inspire de Bertrand Piret qui constate que « parler de l'étranger expose inévitablement au malentendu » in « Défendre l'étranger », Séminaire « Psychiatrie, psychothérapie et culture(s) », Strasbourg, année 1994-1995, *Qu'est-ce que l'Etranger ?*, disponible sur <http://www.p-s-f.com/psf/spip.php?article97>.

<sup>13</sup> Stern J., « L'immigration, la nostalgie, le deuil », in *Filigrane*, Hiver 2004, Vol. 12, n°2 disponible sur [http://www.minkowska.com/article.php3?id\\_article=211](http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=211).

<sup>14</sup> D. Sibony, « Entre immigrés : de part et d'autre de la souffrance » in *Entre-deux. L'origine en partage*, Paris, 1991, Seuil.

possibilités d'étonnement. Pour que cette reconnaissance soit profitable, elle ne doit ni conduire à la négation de l'impact du franchissement des frontières c'est-à-dire de la réalité des différences culturelles, sociales,... ni entériner l'illusion que nous serions, comme le dit Bertrand Piret<sup>15</sup>, tous des frères unis par l'universel rapport à l'inconscient et donc par notre propre sentiment d'étrangeté à nous-même. Dès lors, si la question au cœur de la rencontre avec l'étranger est, comme nous l'avons écrit ci avant, celle de la différence et de l'altérité, comment s'élabore-t-elle lorsqu'on traverse réellement les frontières ? Quels sont les effets de ce franchissement sur le psychisme ? Et comment le thérapeute et l'accueillant à S'Acc'Ados se laisse-t-il entamer par la question de l'étranger ? Contrairement aux structures pédagogiques ou sociales, notre dispositif est, par exemple, pensé pour accueillir des « entames » (injures, vols et autres transgressions plus inventives), en témoigner afin de permettre un affinage et une diversification de leur expression. Nous fonctionnons avec, comme point de repère, la non exclusion définitive du site.

Un autre malentendu à débusquer du côté des accueillants (à entendre ici comme le pays d'accueil ou les représentants de ce pays : les travailleurs psychosociaux par exemple) est de confondre un individu à sa nationalité ou à son origine. Cette attitude se rencontre tant chez le xénophobe que chez celui qui se pense ouvert à la différence mais qui la réduit aux traits saillants d'une culture ou d'un groupe social, occultant la part spécifique qui revient à chacun. Ainsi, telles caractéristiques propres à une personne sont réduites à un trait qui renvoie à une identité inappropriée : s'il est nonchalant, c'est parce qu'il est africain ; s'il est exubérant et volubile, c'est à cause de ses origines méditerranéennes ; la procrastination tient au fait qu'il est arabe,... La question de l'étranger ne se joue pas qu'en relation avec un ailleurs exotique mais aussi dans des rapports plus familiers, ainsi de la lenteur des Namurois<sup>16</sup>, de l'écriture des médecins, des « bourgeois qui seraient tous des cochons »<sup>17</sup>. Ce faisant, le xénophobe comme l'homme ouvert à la différence occultent la singularité avec laquelle tel individu particulier s'est approprié une valeur culturelle, et le réduisent à un seul signifiant. L'un et l'autre, cela va de soi pour le xénophobe mais c'est également vrai quand on prône de bonnes intentions à l'égard de l'étranger, le soumettent à une violence difficile à reconnaître.

Or, aucun être n'est le produit « typique » d'une société et de sa famille, et même si chacune détermine le devenir d'un sujet, elles n'interviennent que pour partie. Le sujet, l'artisan principal de sa singularité, se construit à partir des matériaux et des repères fournis par la société et la famille – instances symboliques en position de grand Autre – par rapport auxquelles chacun tente d'advenir. Les traits d'identités qui nous traversent sont ainsi tout autant des points d'appui pour s'ouvrir, pour autant qu'un regard extérieur ne vienne pas clore la possibilité de se les approprier.

Par conséquent, appréhender l'autre à partir d'une seule dimension, ici celle de l'immigré, appauvrit la perception et fige le sujet dans une représentation qui empêche l'expression de la pluralité de l'identité. Par un tel mécanisme, la part belle de la vie comportant surprises et étonnements peut se réduire en faveur de la sécurité et de la diminution de tension qui sont, elles, du côté de la pulsion de mort. Si la famille, la société et la culture auxquelles appartient la personne offrent un cadre de compréhension pour situer certains de ses comportements, elles ne permettent pas de décoder ce qui fait symptôme pour telle personne en particulier. C'est là que le témoin est attendu, au-delà de l'intérêt pour la culture de l'autre, en ce compris les représentations communes des malheurs et maladies et de leurs causes. Il est invité à ne pas croire que l'échec de la rencontre avec l'étranger aurait raté à cause d'un manque... de connaissance culturelle.

---

<sup>15</sup> B.Piret, *ibidem*, p.3

<sup>16</sup>Habitants de Namur, une ville belge de province.

<sup>17</sup> Pour faire référence, ou révérence, à Jacques Brel.

### *La rue comme « entre-deux »*

La question du lien que les « immigrés » établissent avec la rue est un de ces traits qui focalise d'autres préjugés, source de malentendus. Les jeunes que nous avons rencontrés fréquentent la rue, cet « entre-deux » urbain, et y passent le plus clair de leur temps de loisirs. Ils appréhendent Bruxelles comme si c'était un village, alors que d'autres, de même origine, craignent l'extérieur et restent confinés dans l'espace familial. Il n'est pas rare de voir encore les enfants courir et jouer en rue, la fréquenter comme cela se faisait avant l'arrivée de la télévision. C'est par le biais de ce lien particulier et intense avec l'extérieur que ce *site* qu'est la rue a pu devenir un *lieu* de rencontre entre ces jeunes et nous, nous permettant d'enregistrer un succès rapide quant à la fréquentation de notre site. En effet, c'est en nous adressant directement à eux sur une des places où ils se retrouvent que l'information de l'existence de notre service s'est propagée. Si nous en étions restés à une information par la voix officielle de l'école et des services sociaux œuvrant dans le quartier, nous n'aurions pas eu autant de visites.

Il n'y a pas de doute, le rapport des jeunes que nous avons accueillis avec l'extérieur est bien différent de celui que l'on retrouve dans d'autres quartiers où les enfants venus d'ailleurs sont moins nombreux. La question est de savoir ce que signifie ce lien intense avec la rue ? De notre côté nous avons à nous interroger sur cette « raison commune » qui nous amène à appréhender ce comportement comme le signe, par exemple, qu'ils seraient livrés à eux-mêmes ? Seuls leurs dires peuvent nous orienter par rapport à cette question. Il nous semble néanmoins que la dimension culturelle imprime au site de la rue une dimension d'attente et en fait un lieu de rencontre potentiel à partir duquel une inscription dans le social apparaît possible. Dans la rue, parmi les copains, un jeune homme mal à l'aise à la maison peut se donner l'image d'un « mec qui assure ». Cette recherche de reconnaissance peut d'ailleurs entraîner pour certains une surenchère dans l'exposition des signes de virilité : consommation de cannabis, insultes, petits délits, drogue, ...

Des jeunes que nous avons rencontrés, nous pourrions encore dire, avec Jean-Marie Forget, qu'il s'agit d'adolescents dont « les nombreuses manifestations symptomatiques sont organisées suivant la même structure que l'acting-out. [...] Il ne s'agit pas de mises en acte à proprement parler, où [...] le sujet met en scène un objet réel, mais il s'agit de mises en scène de marques d'identité ou de manifestations de souffrance »<sup>18</sup>. Marquant l'impasse, à nouveau, l'« entre-deux », il précise plus loin que « la contradiction qui se manifeste dans le défaut de l'affirmation de l'identité, dans la souffrance, dans l'ébauche de symptômes, n'est pas prise en compte par le sujet comme sienne ». Il en résulte un défaut d'articulation au réel du corps qui force une adresse à l'autre, « au témoin, mis en demeure d'en assumer la responsabilité du sujet, à sa place. »<sup>19</sup> La rue peut ainsi devenir la scène de ce qui se cherche un témoin, scène difficile à circonscrire dont personne ne finit par pouvoir faire quelque chose. L'adolescent se trouve pris dans la contradiction et le témoin subit le réel de la souffrance. C'est à partir de ces manifestations en tant qu'elles cherchent à s'inscrire sur notre site d'accueil que nous nous voyons invités à nous mettre en mouvement subjectif, comme témoin et comme accueillant, pour donner sens à partir du réel et donner corps à partir du langage dans la parole.

---

<sup>18</sup> J.-M. Forget, *Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel*, Bruxelles, 2007, Yapaka.be, Temps d'arrêt, pp. 21-22.

<sup>19</sup> J.-M. Forget, *ibidem*, pp. 40-41.

## *Conclusion*

Volontairement délocalisé de notre pratique habituelle dans laquelle la parole est notre dispositif premier, notre projet nous fait vivre à quel point l'accès à la subjectivation ne va pas de soi. Se dire accueillant ne suffit pas, il s'agit d'incarner une fonction d'accueil. Cette disposition a elle seule ne suffit pas encore. Elle est elle-même inféodée à des éléments garantissant que ce qui cherche à être accueilli va pouvoir être reçu et contenu, avant même toute forme d'élaboration. Si notre projet a bien souvent été accueilli avec enthousiasme et bienveillance par les institutions déjà actives dans le tissu social du quartier dans lequel nous avons voulu nous implanter, de même que par les instances politiques locales, il nous faut par contre constater, d'une part, la complexité à trouver un site et, d'autre part, la difficulté à nous faire subsidier. Si tous s'accordent à dire qu'il y a nécessité voire urgence à pouvoir accueillir « l'adolescence dans tous ses états », il semble tout aussi évident que le côté « encombrant » et les errances de certains adolescents n'ont guère le droit de cité. Du point de vue de la logique de subsidiation, il faudrait que ces « errances » soient déjà rapportées à un ordre, et entrent dans une case tantôt psychopathologique, tantôt sociale ou encore pédagogique ou judiciaire avant de pouvoir être accueillies.

L'adolescence ne peut avoir lieu sans la possibilité de la surprise. Nous ne pouvons présumer des chemins qui seront empruntés. Cela ne facilite certes pas l'inscription de notre projet dans l'organisation politique actuelle. Nous expérimentons sans doute là la difficulté même des jeunes auxquels nous nous adressons, celle de trouver une porte pour passer en dehors des cases pré dessinées.

Sur le pas de cette porte qui s'ouvre sur un nouveau commencement, un *accueil* est attendu pour *donner lieu* au passage.